

24 images

24 iMAGES

Il était une fois l'Afrique... *L'enfant lion* de Patrick Grandperret

Gérard Grugeau

Number 70, December 1993, January 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22880ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1993). Review of [Il était une fois l'Afrique... / *L'enfant lion* de Patrick Grandperret]. *24 images*, (70), 53–53.

IL ÉTAIT UNE FOIS L'AFRIQUE...

par Gérard Grugeau

Ne saurait-on plus reconnaître le cinéma là où il se construit à même les rêves les plus hallucinés, là où il s'exerce encore avec la plus totale des libertés? Grand oublié du palmarès au Festival des films du monde, *L'enfant lion* de Patrick Grandperret constitue pourtant un bel exemple de récit porté par un imaginaire en état de grâce et travaillé par un désir contagieux de cinéma. Quatre ans après l'audacieux *Mona et moi*, qui rappelait par son univers de marginaux, son énergie brute et sa production artisanale les films d'un Jean-François Stevenin (*Le passe-montagne*, *Double messieurs*), Patrick Grandperret frappe là où on ne l'attendait pas. En adaptant pour sa fille un livre pour enfants publié dans les années 50 par un professeur de français de Dakar, le cinéaste relève pourtant avec *L'enfant lion* un défi tout aussi, sinon plus, exigeant que pour son long métrage précédent. À savoir: recréer le temps d'un film une Afrique onirique lovée dans les limbes somptueuses de nos souvenirs d'enfance. Plusieurs mois de repérage, vingt-cinq semaines de tournage échelonnées sur une année, près d'un an de montage: voilà ce qu'aura nécessité la mise en boîte des aventures épiques du petit Oulé et de la lionne Sirga, nés tous les deux le même jour dans la terre de Pama, là où les animaux et les hommes vivaient en bonne intelligence jusqu'à ce que les lions protecteurs quittent ces lieux bénis des dieux et que les marchands d'esclaves venus du Nord sèment le chaos et la mort sur leur passage...

Introduit et ponctué par la voix off d'une jeune fille (Léna, la promise d'Oulé), qui renoue en quelque sorte par sa fonction narrative et ses accents mythologiques avec le griot de la tradition orale africaine, ce conte sur le thème du paradis perdu réussit le tour de force de dévider l'écheveau de son récit sans déroger à une morale de la beauté de tous les instants. Il y a étonnamment chez Grandperret la griffe d'un véritable magicien de cette «encre de lumière» dont est constituée l'image cinématographique.



Un magicien mû par la seule foi de l'artisan et créant dans des conditions de tournage précaires avec un matériel spécialement adapté au terrain. Cette souplesse d'adaptation, que permet notamment l'usage de la caméra portée, est sans doute à l'origine de la belle force de captation qui parcourt le film et célèbre avec spontanéité les noces de la fiction et de la vie. Comme si Grandperret avait fait siens les sages préceptes de la tortue dans Rabi, un autre conte animalier signé par le cinéaste burkinabé Gaston Gaboré: «Ne sois pas seulement sensible au visible, sois sensible aux vibrations de la nature». Gestes et rites enregistrés à l'arraché participent de cette sensibilité ouverte à tous les vents, qui parvient à intégrer la dimension spirituelle d'un continent pétri de légendes aux racines millénaires.

Mais qui dit conte dit merveilleux et Grandperret sait que le merveilleux ne peut naître que de la transfiguration du réel, d'un art du simulacre subtilement distillé. Voir ici les toiles et les décors peints des neiges éternelles et du cirque rocheux ou le trucage optique de la tempête de sable. C'est ce télescopage du réel et de l'illusion, cette exaspération constante de la magnificence du monde travaillée à l'écran par différents véhicules de jouissance, notamment la floraison des couleurs, qui ancre superbement le film dans le territoire magique de l'enfance. Un état d'enfance miraculeusement préservé qui relève ici à la fois d'une esthétique conciliant avec bonheur la couleur, la lumière et l'espace

et d'un art du récit certes imparfait, mais sachant ménager sa juste part de rebondissements dramatiques et de plages contemplatives. On regrettera ici et là quelques flottements scénaristiques, l'insistance de la voix off qui semble parfois utilisée comme palliatif à un relâchement du désir de fiction, un délaissement de la relation entre Oulé et Léna (personnage féminin assez conventionnel) laissant croire que les nombreux défis du tournage et les enivrantes tentations de la légende drapée dans ses fastueux atours ont eu partiellement raison d'un potentiel humain pourtant riche et à portée de caméra. L'harmonie radieuse, la sensation d'éblouissement permanente, le regard lavé de toute concession aux clichés touristiques qui caractérisent le film font cependant de *L'enfant lion* un conte pour tous des plus stimulant pour les sens et l'esprit. Quelle que soit sa source d'inspiration (le milieu urbain, la brousse africaine), Patrick Grandperret reste indéniablement un homme et un artiste en état d'enfance. Alors pourquoi ne pas s'abandonner au jardin secret de ses rêves? Surtout quand l'Afrique est si belle et le désir si beau. ■

L'ENFANT LION

France 1993. Ré.: Patrick Grandperret. Ph.: Jean-Michel Humeau. Mont.: Sean Barton, Yann Deder, Terry Stokes. Mus.: Salif Kaita. Int.: Mathurin Sinze, Sophie-Véronique Toue Tagbe, Souleman Koly, Were Were Liteing, Salif Keita, Jean-René De Fluirieu, Michel Boccara. 86 minutes. Couleur. Dist.: Malofilm.